

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Lamonde, Yvan et Claude Lorin, Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Choix de textes et présentation, Montréal, Fidès, 1998, 666 pages.

par Jean-Claude Simard

Philosophiques, vol. 29, n° 1, 2002, p. 167-170.

Pour citer la version numérique de ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/009578ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

échapper aux lois dialectiques de l'histoire. Mais peut-on réellement réduire la pensée de Deleuze à un moment de notre devenir culturel ? Le post-structuralisme peut-il être lu comme une simple antithèse de la pensée hégélienne ? La philosophie de la différence est-elle effectivement soumise à une logique de contradiction ? Est-elle victime des ruses de la raison historique ? On sait que la critique radicale de la dialectique hégélienne constitue une matrice commune à toutes les philosophies de la différence. Mais ces dernières sont-elles parvenues à neutraliser complètement l'*Aufhebung* ? C'est cette éventualité selon laquelle la pensée deleuzienne demeure captive de la dialectique hégélienne et de son principe de différenciation qui est mise à l'épreuve par Bergen. Deleuze aurait donc fait preuve d'une grande naïveté en croyant en avoir définitivement terminé avec Hegel.

Il faut saluer la tentative originale de l'auteure visant à relativiser les prétentions anti-hégéliennes de Deleuze. Mais il nous est en définitive difficile d'adhérer à son scepticisme quant à la possible intempestivité deleuzienne. Il faut aussi dire que, bien avant d'être un livre à thèse soutenant les « affinités secrètes entre Hegel et Deleuze », le livre se présente d'abord comme un ouvrage d'introduction à la pensée deleuzienne. Une véritable somme introductive, cependant, qui comporte près de 800 pages, dont une centaine sont réservées aux notes et aux références. Nous reconnaissons de nombreux mérites au livre de Bergen. Les rapports de Deleuze aux philosophes (dont Hume, Spinoza, Leibniz, Kant, Nietzsche et Bergson) sont bien exposés. Ce qui offre au lecteur l'occasion de s'initier aux principaux thèmes de la pensée deleuzienne : du rapport entre le virtuel et l'actuel jusqu'au principe d'individuation, en passant par l'Aïon comme temps de l'événement et par la rupture avec la psychanalyse. Le livre se divise en quatre parties portant respectivement sur l'ontologie événementielle, le temps, la différence et l'image de la pensée. Le début de la troisième partie où l'auteure brosse un tableau des philosophies de la différence en France durant les années 1960 et 1970 (p. 369-379) constitue un rappel éclairant et représentatif du soin particulier apporté par Bergen au choix des références.

ALAIN BEAULIEU
Université McGill

Lamonde, Yvan et Claude Lorin, *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Choix de textes et présentation*, Montréal, Fidès, 1998, 666 pages.

« On ne dispose, à propos de Louis-Joseph Papineau, ni d'une biographie récente ni d'une anthologie [...] ni d'une bibliographie de ses écrits ni d'un inventaire des archives de l'individu et de la famille » (p. 7). C'est ainsi que Claude Larin et Yvan Lamonde introduisent cette copieuse anthologie des textes de Papineau, qui court de 1815, année de son élection à la présidence de la Chambre d'Assemblée, à 1867, naissance de la Confédération, survenue quatre ans avant sa mort. Les quarante-neuf textes ainsi réunis, qui couvrent toute sa vie publique, sont présentés par ordre chronologique et s'échelonnent sur plus d'un demi-siècle, évoquant la carrière de celui qui fut non seulement le premier véritable politicien canadien-français, mais aussi un excellent épistolier et un redoutable orateur. Ces textes constituent une sélection représentative de ses prises de position publiques, depuis ses discours électoraux

jusqu'à ses interventions en Chambre, en passant par les harangues patriotiques, les missives enflammées à Londres et les adresses à la population.

Papineau vit dans une période agitée, qui connaît en outre tous les soubresauts consécutifs à l'Acte constitutionnel de 1791 : tentative d'invasion américaine (1812), fondation du Parti Patriote (1826), premier conseil municipal de Montréal (1833), fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste par Ludger Duvernay (1834), rédaction des 92 Résolutions (1834), prorogation de la session parlementaire de 1835, révolte des Patriotes (1837-38), Rapport Durham (1839), Union des Haut et Bas-Canada (1840)¹, déplacement du Parlement de Québec à Montréal (1843), puis à Ottawa (1849), fondation des premières universités au pays (McGill, 1829 et Laval, 1852), abolition définitive du régime seigneurial (1854) et, pour couronner le tout, Confédération (1867). Période cruciale de notre histoire, celle où naît le nationalisme canadien-français, celle où se dessinent les contours de notre identité et où se cristallisent définitivement les linéaments de ce qu'il est convenu d'appeler depuis le problème du Québec. Papineau est sur tous les fronts, il participe à toutes les luttes, donnant généreusement de son temps, de son énergie et de sa personne. Destin exemplaire que le sien : personnage imposant, figure charismatique (la « tête à Papineau »), tribun exceptionnel, personnalité complexe et parfois déroutante — il combat la morgue métropolitaine et impérialiste de l'Angleterre, mais il ne l'en admire pas moins —, il aura connu en définitive une vie et une carrière en dents de scie. En effet, si lui sourient d'abord le succès et la célébrité, il goûte peu après à la défaite (1837) et à ses désillusions amères — il s'en faut d'ailleurs de peu qu'il n'y laisse aussi la vie. Par la suite, il devra malgré lui s'astreindre pendant huit longues années à un douloureux exil, assorti d'une longue errance. Quand il revient enfin au pays (1845), il se décide à tenter un retour en politique² (1848), mais doit bientôt mettre fin à ses prétentions seigneuriales (1854). Il meurt en 1871, profondément désabusé par la nouvelle Confédération, ainsi que le montre le dernier texte retenu par les présentateurs (texte 49, pp. 574-611), sa longue Conférence à l'Institut canadien de Montréal le 17 décembre 1867, qu'ils considèrent comme son testament politique.

À la lecture attentive des divers textes, on constate qu'au plan philosophique, Papineau est anticlérical par nécessité, mais pas par choix. C'est, il est vrai, un sectateur des matérialistes et révolutionnaires français du XVIII^e siècle, mais il n'en admire pas moins un homme comme Lamennais, que vient pourtant de condamner l'Église, par la voix du pape Grégoire XVI (1832). Il endosse d'ailleurs largement les *Paroles d'un croyant* (1834), qu'il découvre avec ravissement et dont il s'inspirera pour rédiger les 92 Résolutions. N'épargnant guère l'Église, cet ouvrage avait en effet fait scandale par son apologie de la liberté et sa dénonciation indignée des excès des puissants et des riches. Par conséquent, on peut supposer que Papineau ne rejette pas la religion elle-même : laïcisme certes, athéisme, probablement pas. Sans doute plutôt une forme de déisme, à l'instar de certains des Philosophes du XVIII^e siècle qui sont ses maîtres à penser. Il s'élève toutefois contre les ingérences du clergé et demande instamment la séparation de l'Église et de l'État. À ce titre, la confrontation directe avec Mgr Lartigue, son cousin, était inévitable.

1. Une union que Papineau a longtemps et avec acharnement combattue...

2. Voir à ce propos le texte 46 de l'anthologie (pp. 528-562) où, dix ans après les événements de 1837-38, il dresse un bilan de la situation de la colonie, demande le rappel de l'Union et se justifie des accusations d'avoir fomenté la révolte.

Malgré son caractère fougueux et l'indignation qui le soulève, au fond, Papineau est demeuré sa vie durant un réformiste. En effet, tout bouillant nationaliste soit-il, sa pensée n'en reste pas moins profondément ancrée dans le libéralisme. Il croit que c'est par la voie parlementaire que seront résolus les problèmes du Bas-Canada : selon lui, la bataille ne doit jamais quitter le terrain constitutionnel, elle doit demeurer une « revendication paisible, légale » (p. 532), quoique ferme, des droits et libertés. Ainsi, le moyen approprié pour l'emporter est la prise de contrôle de l'appareil d'État. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les 92 Résolutions et ses nombreuses diatribes sur la situation du pays. Car il s'adresse au gouvernement colonial, selon lui encore réformable, pour dénouer le blocage institutionnel du Bas-Canada. Ses demandes principales se concentrent sur l'abolition du Conseil législatif, des responsabilités réelles pour l'exécutif, la séparation des pouvoirs et l'indépendance de l'appareil judiciaire (voir entre autres ici les textes 28, 29 et 33). Cependant, s'il est un défenseur convaincu de la légalité constitutionnelle, au plan économique, Papineau ne s'en oppose pas moins résolument au capitalisme métropolitain et il ne cesse de dénoncer l'exploitation éhontée de son peuple par les Bureaucrates et la grande bourgeoisie commerçante de Montréal, celle des Molson, McGill et compagnie. D'autres nationalistes, pour leur part, délaissent cette orientation car ils ne croient plus à la voie politique qu'ils estiment sans issue. C'est pourquoi les Patriotes, après le rejet sans nuance des 92 Résolutions par Londres, chercheront à utiliser d'autres moyens et, écartant Papineau, auront en désespoir de cause recours à la révolte armée.

L'anthologie de Lamonde et Larin n'inclut pas de résumé biographique. Par contre, on y trouvera une chronologie sommaire (p. 13-15) et, surtout, une brève mise en contexte qui situe chacun des quarante-neuf textes dans son cadre historique, tout en en indiquant de façon exhaustive la source. On y a en outre inclus deux appendices qui feront la joie des spécialistes : la première bibliographie complète des interventions publiques et des écrits publiés de Papineau (pp. 614-655), ainsi qu'une bibliographie chronologique des études qu'on lui a consacrées, depuis l'année de sa mort jusqu'à 1997 (pp. 656-662). Ces ajouts en font un précieux instrument de travail pour tous ceux qu'intéressent l'homme et son œuvre, ou encore la première partie du XIX^e siècle. Et, à ce titre, il est dommage que les auteurs n'aient pas jugé bon d'ajouter à cette publication importante un index, assorti des quelques notes infrapaginales nécessaires à l'intelligence des passages parfois plus obscurs des divers textes retenus.

Lamonde et Larin, je l'ai déjà signalé, ouvraient leur ouvrage par un constat d'absence généralisée : il n'existe pas de biographie récente de Papineau ou d'inventaire des archives familiales, non plus que d'anthologie ou de bibliographie de ses écrits. Leur travail remédie aux deux dernières lacunes. Et sans doute ont-ils été entendus car, après un quart de siècle de relatif silence — après tout, les deux tomes du *Papineau et son temps* de Robert Rumilly datent déjà de 1977 —, une nouvelle biographie est parue, qui complète bien leur anthologie : *Louis-Joseph Papineau, le grand tribun, le pacifiste*, par Marguerite Paulin (Montréal, XYZ éditeur, 2000). Bien qu'elle s'adresse d'abord au grand public et ne prétende pas renouveler nos connaissances ou notre interprétation des idées de Papineau, on y présente de façon vivante le personnage et sa carrière politique. On y a en outre inclus une chronologie assez détaillée de sa vie mouvementée (pp. 187-202). De sorte que ces deux ouvrages, parus à deux ans d'intervalle, offrent un portrait complet de l'homme, de sa vie et de son œuvre. En effet, grâce à Paulin, le lecteur dispose maintenant d'une chaleureuse présentation de la carrière de Papineau et il peut se faire une juste idée de l'importance

de ce personnage historique flamboyant. En outre, s'il le désire, il pourra, grâce au recueil proposé par Lamonde et Larin, approfondir ses connaissances par l'étude des textes originaux, documents à l'appui³. Leur anthologie contribue ainsi à combattre l'oubli qui voile la figure de Papineau, oblitérant ses idées comme sa carrière, peut-être parce qu'il fut, comme le supposent les deux présentateurs, le « héros d'un échec (1837) » (p. 7). Elle comble en outre un vide tangible dans la documentation sur l'histoire du Québec et du Canada, ainsi que dans le développement de nos idées politiques. Elle concourt ainsi à poser une pierre supplémentaire dans l'édifice de notre souvenance qui, par les temps qui courent, en a bien besoin. Car l'édification d'une mémoire collective ne se réalise pas en un jour, elle est plutôt le résultat d'un labeur patient et méthodique. Un labeur heureusement facilité par des travaux comme celui qu'offrent aujourd'hui Lamonde et Larin sur un des personnages les plus importants et les plus représentatifs de notre histoire nationale.

JEAN-CLAUDE SIMARD

Collège de Rimouski

3. Signalons en outre qu'une nouvelle édition complète de l'un des textes les plus importants de Papineau paraît ces jours-ci, l'*Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Elle est publiée grâce aux soins de Georges Aubin (Montréal, Comeau et Nadeau, 2001), qui la présente et l'annote copieusement. À l'origine, ce texte avait paru en 1839 à Paris, dans *La Revue du Progrès*, alors que Papineau y était confiné à l'exil. L'anthologie de Lamonde et Larin en offre aussi le texte intégral (texte 45), précédé d'une brève présentation, mais sans notes ou commentaires.